



22 Juillet 2004

## **Plongée au cœur des "catacombes" interdites dans le "ventre" de Paris.**

Avec ses 300 kilomètres de galeries, les catacombes sont fermées au public depuis 1955. Mais chaque soir, de dizaines de passionnés, les "cataphiles", mi-campeurs, mi-spéléologues, bravent les interdits pour explorer cette "ville sous la ville".

Nous avons suivi l'un d'eux dans les ténèbres...

Visiter les "catas", c'est comme descendre aux Enfers. On imaginerait volontiers inscrite sur le fronton des entrées interdites la terrible phrase de Dante: " Toi qui entres ici, abandonne toute espérance ". On peut se perdre dans les catacombes. Et ne jamais retrouver son chemin. On peut chuter dans des puits de vingt mètres. Ici, aucune lumière. Soixante pieds sous terre, sous les cimetières et les égouts. Sous les pavés, sur lesquels on marche sans s'imaginer une seconde que, très loin en dessous, s'étend un autre monde. 300 kilomètres de galeries, de salles obscures, et d'ossements. Un Paris inversé, comme une représentation chaotique du monde, un labyrinthe où s'égarer nos fantasmes. Le rêve enfoui de Paris, sa matrice encore vivante, dévorante, dont les galeries s'effondrent, s'ouvrent et se ferment au gré du temps. C'est d'ici que furent extraites les pierres taillées qui servirent à bâtir Paris. Pour construire la ville, on a creusé en sens inverse une autre ville, faite de corridors et de cavités. Ces carrières sont devenues, au fil des temps, le creuset de toutes les légendes. Mais aussi le grenier clandestin de curiosités historiques, de la fontaine des Chartreux aux latrines de la reine Anne d'Autriche... En passant par la tombe de Philibert, le " portier du Val de Grâce " qui s'est perdu dans les galeries, un soir de novembre 1793, dans l'espoir d'y trouver la cave secrète des frères Chartreux. Il n'en est jamais ressorti. On a retrouvé son corps des années plus tard, dévoré par les rats. Il portait encore sur lui le trousseau de clefs de son entrée privée aux catacombes.

On n'entre jamais ici par hasard. D'ailleurs on n'a pas le droit d'y entrer, sous peine de forte amende. Pour descendre dans ces Enfers urbains, il faut connaître quelqu'un qui connaît quelqu'un, qui connaît un " cataphile ". Lequel vous initiera et vous expliquera comment entrer, et où se procurer les plans secrets.

C'est comme cela que Benji a découvert les " catas ". " Je rêvais d'y aller depuis longtemps. Et puis j'ai rencontré quelqu'un à New York qui m'a transmis les coordonnées de l'une des entrées ". Pendant des années, cet ingénieur sans histoires s'est transformé en explorateur des " enfers " parisiens. Un immense réseau comparable à Internet, où l'on s'appelle par son pseudo, on l'on communique par voie de tracts glissés dans les fissures des galeries, au petit bonheur la chance. Chaque nuit, ce sont des centaines de " cataphiles " qui déambulent sous les rues, vêtus de bottes et de lampes frontales, à la recherche d'un monde à eux. Loin du temps.. Et du réel.

Benji qui nous a donc guidés en toute illégalité dans ce ventre souterrain de Paris. Sept heures durant. Sans voir le jour. On y entre par des entrées cachées: un trou sous un tunnel, une fissure dans un mur, ou certaines plaques d'égout. Il n'en reste plus beaucoup dans Paris. L'inspection générale des carrières les rebouche régulièrement. Et presque aussitôt les cataphiles en rouvrent d'autres, à la pioche, et même à la dynamite ! C'est comme un jeu du chat et de la souris. Il y a toujours un trou quelque part. Nous accédons à l'entrée par un vieux tunnel désaffecté. De longues minutes de marche sur des rails à moitié pourris, dans l'obscurité la plus totale, pour ne pas se faire repérer par les " policiers de la surface ". Ce sont eux qui verbalisent. Les autres, les " cataflics ", la brigade de l'Eric (Equipe de recherche et d'intervention des carrières), les seuls à s'aventurer dans les galeries souterraines, se contentent généralement de faire de la prévention. Pour peu qu'on leur prouve que l'on connaît parfaitement les lieux. Et que l'on ne fait pas partie des " touristes ", ces inconscients en mal de frissons qui s'aventurent ici dans l'ignorance des règles de sécurité et de respect des lieux.

Nous marchons donc dans le noir et le silence, comme dans l'antichambre de la mort. Un long tunnel avec une lumière au bout, à plusieurs kilomètres. Bengi nous arrête d'un geste

de la main.

Six millions de squelettes entassés dans l'obscurité

Le trou est ici. Minuscule. On s'y faufile en se contorsionnant, pour déboucher dans une petite cavité basse de plafond. Il faut alors courir, le dos courbé et les pieds dans l'eau, à travers une galerie en pierres de taille. Direction les premières salles couvertes de fresques. Nous y voilà enfin.

" Salut ! ", " Salut ", " Bonsoir... " Un groupe de cataphiles passe, lampe de poche à la main, suivi par un second, dans l'autre sens. Puis un troisième. " Hello ! " Des Anglais. Un vrai hall de gare, ici. Qui irait s'imaginer qu'à minuit, des dizaines d'explorateurs du dimanche déambulent ainsi tranquillement à vingt mètres sous terre ?

" Il y a toujours du monde ici ", nous explique Benji, blasé. " Ce sont les salles les plus accessibles. Il y a beaucoup de touristes. Mais quand on s'enfoncera dans les galeries, il ne restera que les vrais cataphiles ". Les vieux briscards, nous les croiserons au " cabinet de minéralogie ", le lieu de repos le plus apprécié des habitués. On s'assoit à la sauvage, bière à la main, autour d'un petit escalier de 19 marches, utilisé du temps des carrières pour exposer des échantillons de roches. Ici, on parle " boutique ": des dernières galeries bouchées, ou des misères faites aux " touristes "...

Benji avance à grandes enjambées, le nez collé sur son plan. Il tourne brusquement à droite, puis à gauche sans hésiter, nous entraînant toujours plus bas, nous faisant ramper dans des " chatières " où l'on n'a même pas la place de relever la tête... Ni de faire demi-tour. Claustrophobes s'abstenir. Les catacombes sont plus qu'un labyrinthe: une aberration pour l'esprit.

Dont la visite s'achève presque toujours par un étrange passage chez les morts. A partir du XVIIIe siècle, on a déversé dans les catacombes six millions de squelettes pour libérer les cimetières, saturés après les grandes épidémies. Un grand dépôt démocratique de l'humanité où se retrouvent mêlés anonymes et grands poètes... Comme François Villon et Rabelais, paraît-il. Entassés sous terre, un à deux mètres de tibias, de crânes et de clavicules couleur rouille, sur lesquels nous sommes obligés de ramper lentement pour rejoindre une autre galerie. Défense de paniquer.

A vingt mètres sous la rue et la vie, dans ce boyau rempli d'ossements qui nous observent avec leurs trous béants, on se retrouve soudain confronté à la mort, à son imminence, à son odeur. Dans ce miroir inversé que sont les catacombes où chaque nuit des centaines d'individus viennent se retrouver... Ou se perdre.

Benoît RAPHAËL-

Légendes des trois photos parues avec l'article

Pour se guider, les "cataphiles" se servent d'un plan interdit à la vente, le "Giraud" où sont indiquées les principales galeries et curiosités des anciennes carrières de Paris.

On y croise au détour d'interminables tunnels et boyaux, des puits de vingt mètres de profondeur, et des trésors historiques ou artistiques, comme ici la "fontaine des Chartreux" ou les fascinantes fresques urbaines du "Cellier".

"La beauté est sous la rue"

Dragons, vierges ou lillith, villes fortifiées et autres fantômes, d'innombrables fresques viennent orner les murs

Dans le réseau dit du " XIVE arrondissement ", où nous avons déambulé, les galeries s'étendent sur plus de cent kilomètres. C'est ici que l'on trouve les salles et les curiosités historiques les plus intéressantes. Ici-bas, on traverse des cavités entières couvertes d'inscriptions et de visages. Sur les murs plongés dans la nuit, des artistes anonymes ont peint ou sculpté leurs délires hallucinatoires. Dragons, vierges ou lillith, villes fortifiées et autres fantômes. Sous les pavés, il y a même une plage. Du sable fin et chaud, et une grande vague peinte sur le mur. Devant laquelle on vient s'asseoir pour deviser ou participer à de grandes fêtes clandestines.

La " salle des céramiques ", celle des " dinosaures ", du " fantôme "... les noms varient généralement en fonction des peintures qui ornent les murs. Parfois de nouvelles œuvres viennent remplacer les anciennes, rongées par l'humidité, et la salle change de nom.

Il y aussi, plus loin, bien plus loin, le " bunker ", construit par les Nazis durant la Seconde Guerre mondiale. Ses couloirs vides aux murs brûlés ou maculés d'inscriptions allemandes sonnent comme un sordide écho à un autre repaire, celui de Rol-Tanguy et de son groupe de résistants. Ce dernier est accessible depuis " Denfert-Rochereau ", la seule partie des catacombes aménagée et ouverte au public.

Poursuivons. A la sortie de ce triste bunker se trouve un véritable trésor, inconnu du

public. Ici, dans une petite grotte, coule tranquillement la " fontaine des Chartreux ", utilisée jadis par les moines originaires de l'Isère. Habités des catacombes, les frères Chartreux en gardaient secrètement plusieurs entrées.

" La beauté est sous la rue ", disait un tract retrouvé dans les catacombes. La poésie aussi. Parmi les messages découverts au hasard entre deux pierres lors de notre visite, un texte enflammé, fragile témoin de la culture cataphile:

" Quand enfin je m'arrête, j'éteins toute lumière  
Tends l'oreille et pose mon corps contre la pierre,  
Et je sombre dans l'abîme, chaque jour plus profond,  
Des sensations souterraines qui m'étreignent à jamais ".

B. R.-